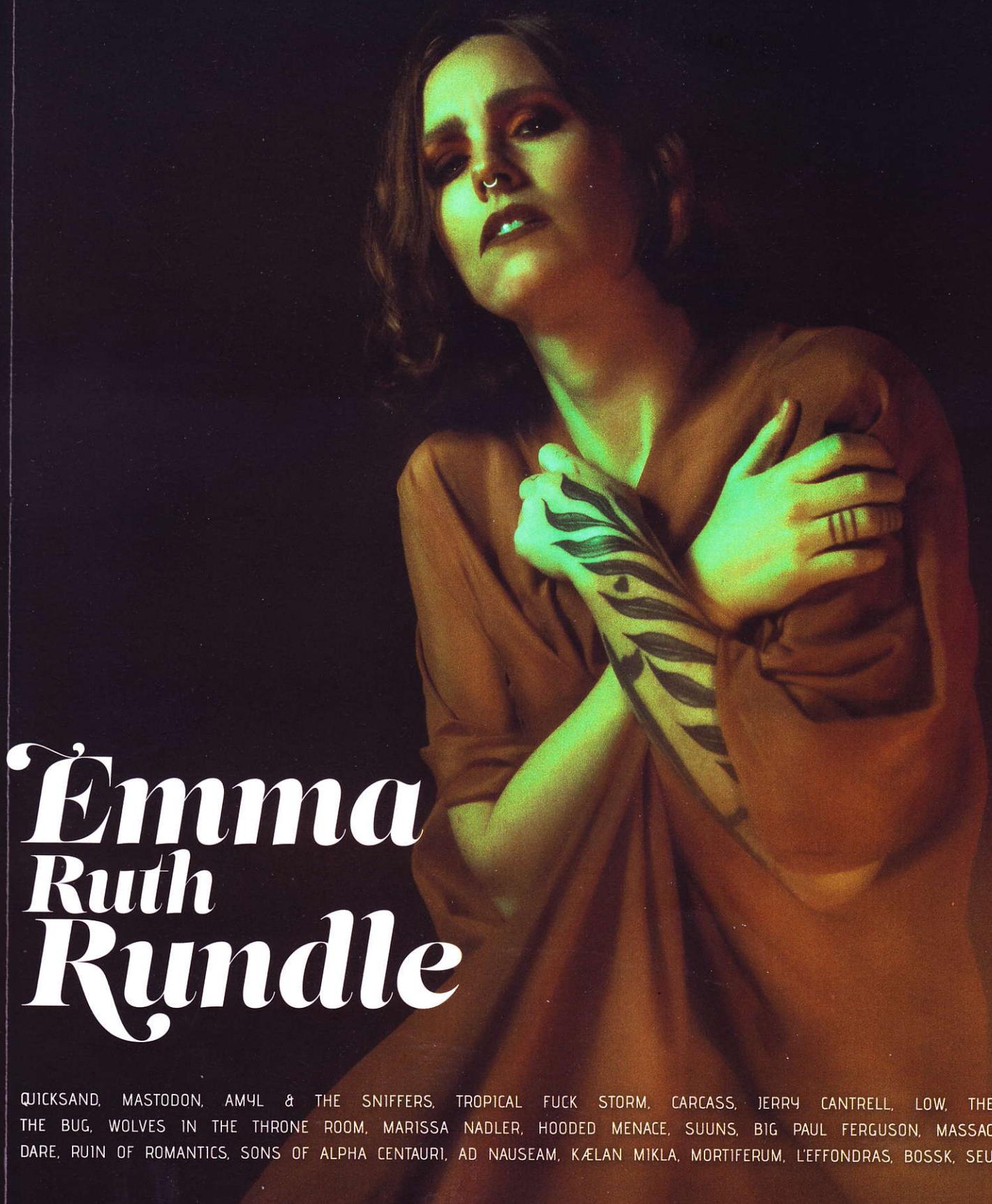


NEW **noise**

5 9
OCT-NOV
2 1

BEL/LUX : 11,50€
DOM/S : 11,90€
CH : 17,40 FS
CAN : 17,50 \$CAD

L 15721 59 F 10.90 € RD



Emma Ruth Rundle

QUICKSAND, MASTODON, AMYL & THE SNIFFERS, TROPICAL FUCK STORM, CARCASS, JERRY CANTRELL, LOW, THE BRONX
THE BUG, WOLVES IN THE THRONE ROOM, MARISSA NADLER, HOODED MENACE, SUUNS, BIG PAUL FERGUSON, MASSACRE, HTRK
DARE, RUIN OF ROMANTICS, SONS OF ALPHA CENTAURI, AD NAUSEAM, KÆLAN MIKLA, MORTIFERUM, L'EFFONDRAZ, BOSSK, SEUM, FAUXX

PERE UBU

Pennsylvania

St. Arkansas

(Fire Records)

AVANT-ROCK



Tout le monde le sait, David Thomas, leader indéfectible de l'historique formation art-punk/avant-rock Pere Ubu, est un perfectionniste maladif. En particulier, un perfectionniste toujours à l'affût des améliorations techniques capables de faire sonner avec plus de contemporanéité les disques de son groupe. En 2005 déjà, *Pennsylvania* avait ainsi bénéficié d'une version « Director's Cut », avec un son largement revu et corrigé à la hausse. Rebelote en 2021 puisque le label Fire Records propose notamment cette double update remixée de *Pennsylvania*, initialement publié en 1998, mais aussi de *St.*

Arkansas, paru quatre ans après. Si David Thomas espère mettre en avant, à travers ces rééditions améliorées ou d'autres, le fait que « *Pere Ubu est aussi et avant tout un groupe pop* », le fan que je suis se plaît surtout à redécouvrir *Pennsylvania*. Car voilà l'un des albums essentiels de la deuxième époque de Pere Ubu, celle d'après la reformation de 1987, puisqu'on retrouve enfin en studio Tom Herman, guitariste d'origine qui avait quitté officiellement la troupe en 1979

et était revenu pour la tournée *Ray Gun Suitcase*, album de 1995 qui présentait déjà un groupe en bonne forme. Herman quittera d'ailleurs définitivement Pere Ubu après *St. Arkansas* (hormis un bref retour live en 2016), ce qui renforce encore l'intérêt de cette réédition simultanée. Si *Pennsylvania* et *St. Arkansas* sont considérés comme deux des albums les plus sombres de Pere Ubu, le premier tient tout de même nettement mieux la route (ce qui est paradoxal puisque *St. Arkansas* a été écrit par David Thomas comme une sorte de chronique en mode road movie de son périple motorisé entre Conway, Arkansas et Tupelo, Mississippi, à l'époque). *Pennsylvania* est lourd, très lourd à l'instar de « Woolie Bullie » qui déboule le long d'un riff à la mécanique implacable. Pour autant, ce sont surtout les variations tout en dérapage contrôlé du disque qui en font un must, comme cette guitare électrique fusante (signée Herman donc) qui sévit comme une ombre flottante au milieu du rythme étrange, presque 2-step, et des synthés enveloppants de « Silent Spring ». La basse y est également délicieuse, évoquant le post-hardcore de No-MeansNo sur l'instable et organique « Urban Lifestyle » ou la musique hypnotique de Tuxedomoon sur le hanté « Mr Wheeler », aux polyrythmies cliquetantes manifestes. Bref, l'album explore et tâtonne dans un décor glauque et subtil, toujours très proche des échappées de Captain Beefheart et son Magic Band, en particulier sur le sinueux « Fly's Eye » ou sur le très western/rock'n'roll « Wheelhouse ». Les effets électroniques (étrangement dark et synthwave sur « Drive », plus austères et voltigeant sur « Perfume ») disputent un certain sens de la gravité linéaire à la voix de fausset errante de David Thomas (en plein trip sur le bien nommé « Muddy Waters »). Plus fluide dans son déroulé, *St. Arkansas* n'en est pas moins ouvertement mélancolique à l'image du garage rock frêle de « The Fevered Dream of Hernando DeSoto », de l'avant-rock flasque entrecoupé de claviers aériens de « Michele » ou de la toy-music inhibée de « Slow Walking Daddy ». Le chant de Thomas y est encore plus aigrelet qu'à l'accoutumée (« 333 ») et on devine qu'il le force par moments pour raconter ses aventures routières piquantes décrites avec bagout. Ses tonalités se font donc volontiers plaintives (« Steve »), nourries d'opportunes aspérités électroniques et cristallines (« Where's the Truth »), mais elles savent aussi balader en toute fausse innocence son côté crooner désabusé (l'abstract jazz cabaret de « Hell », qui rappelle les sessions live solo intimistes qu'il faisait à l'époque). Ceux qui préfèrent *Pennsylvania* pourront se reconforter avec les zébrures noise rock plus diffuses et atmosphériques de « Lisbon » et surtout avec la lourdeur d'apparat dépressive du final (et donc bien nommé) « Dark ».

LAURENT CATALA

ubuprojex.com